

Franco, la cruauté des médiocres

Yves Carroué

yves.carroue@centrefrance.com

Son interminable agonie a duré du 17 octobre au 20 novembre 1975, entouré de médecins courtisans prêts à tout pour prolonger le vieux tyran, au terme d'un « règne » de 36 ans. Mais l'approche de la mort n'avait pas empêché le Caudillo – chef de guerre, en espagnol – Francisco Franco y Bahamonde (1882-1975), de signer encore, fin septembre, l'ordre d'exécuter cinq prisonniers politiques par l'atroce supplice du garrot.

Porté à la tête de l'Espagne par la guerre civile qui déchira le pays entre républicains et nationalistes de 1936 à 1939, tua sans doute 450.000 personnes et provoqua l'exil d'un nombre comparable de républicains, Franco avait entamé une carrière militaire qui, sans les circonstances, n'aurait pas dû le mener si haut. On raconte que son père, apprenant la prise du pouvoir par son fils, se serait exclamé : « Laissez-moi rire ! »

Les Espagnols, eux, n'ont pas ri sous la férule du « national-catholicisme » qu'avaient vaguement théorisé Franco et son entourage. Ce régime, inspiré par un monarchisme de pacotille et un catholicisme rigoriste, n'a d'abord pu survivre que grâce à l'appui de l'Alle-



SANTANDER. La dernière statue du dictateur Franco est déboulonnée en 2008. AFP

magne nazie et de l'Italie fasciste. Hasard de l'histoire ou prescience, Paris envoya le maréchal Pétain comme premier ambassadeur de France à Madrid (mars 1939-mai 1940) avec comme mission d'obtenir que Franco restât neutre dans le conflit qui se préparait.

La rencontre d'Hendaye, en octobre 1940, entre Hitler et Franco, fut un échec, plus ou moins provoqué par l'Espagnol qui n'appréciait guère le paganisme du national-socialisme allemand, quoiqu'il cherchât à s'engager dans la guerre... Ses demandes de cession de territoires coloniaux français (Oran, Maroc, Guinée), de Gibraltar, voire du Roussillon, furent si pénibles que Hitler dira plus tard à Mussolini que, s'il devait « refaire l'entrevue », il préférerait « qu'on lui arrache trois ou quatre dents » !

La victoire des Alliés laissait la porte ouverte à Staline, l'ours soviétique qui avait fait passer la moitié de l'Europe sous le joug communiste pour prix de son action décisive contre Hitler. Les États-Unis et l'Europe de l'Ouest trouvèrent en Franco un allié, selon le principe suivant lequel « les ennemis de mes ennemis sont mes amis ». D'autant qu'assez vite, le tourisme des Occidentaux sur lequel reposait en grande partie l'économie espagnole, pesa de plus en plus lourd sur le régime.

« **Toute ma vie est travail** et méditation », avait dit, en 1946, Franco, homme « peu cultivé », « médiocre, égocentrique et d'une cruauté calculatrice », affirme l'historien Paul Preston. Il jouait alors au golf depuis dix ans, se mit à la pêche sur son yacht, à la chasse pour négocier des contrats. Quant à la cruauté, pas besoin d'autre preuve que cette évaluation : 50.000 exécutions dans la seule décennie d'après-guerre.

Appuyée sur la Phalange, parti fondé en 1934 par Primo de Rivera, et l'Église catholique – bien que le pape Paul VI désapprouvât fermement les exécutions – la dictature franquiste ne survécut pas à son incarnation très longtemps. L'orgueilleux petit bonhomme s'était choisi un roi pour successeur. Rien que cela ! Juan Carlos, descendant direct de Louis XIV, sera pourtant l'homme de la démocratie.

Une révolution en douceur – si l'on excepte le putsch avorté de février 1981 – qui fait qu'aujourd'hui, si les statues du Caudillo « par la grâce de Dieu » ont disparu des rues, son corps repose à El Valle de los Caidos, panthéon espagnol, et que ses descendants (dont une petite-fille un temps mariée à un cousin du roi) occupent toujours une place en vue dans la société espagnole...